

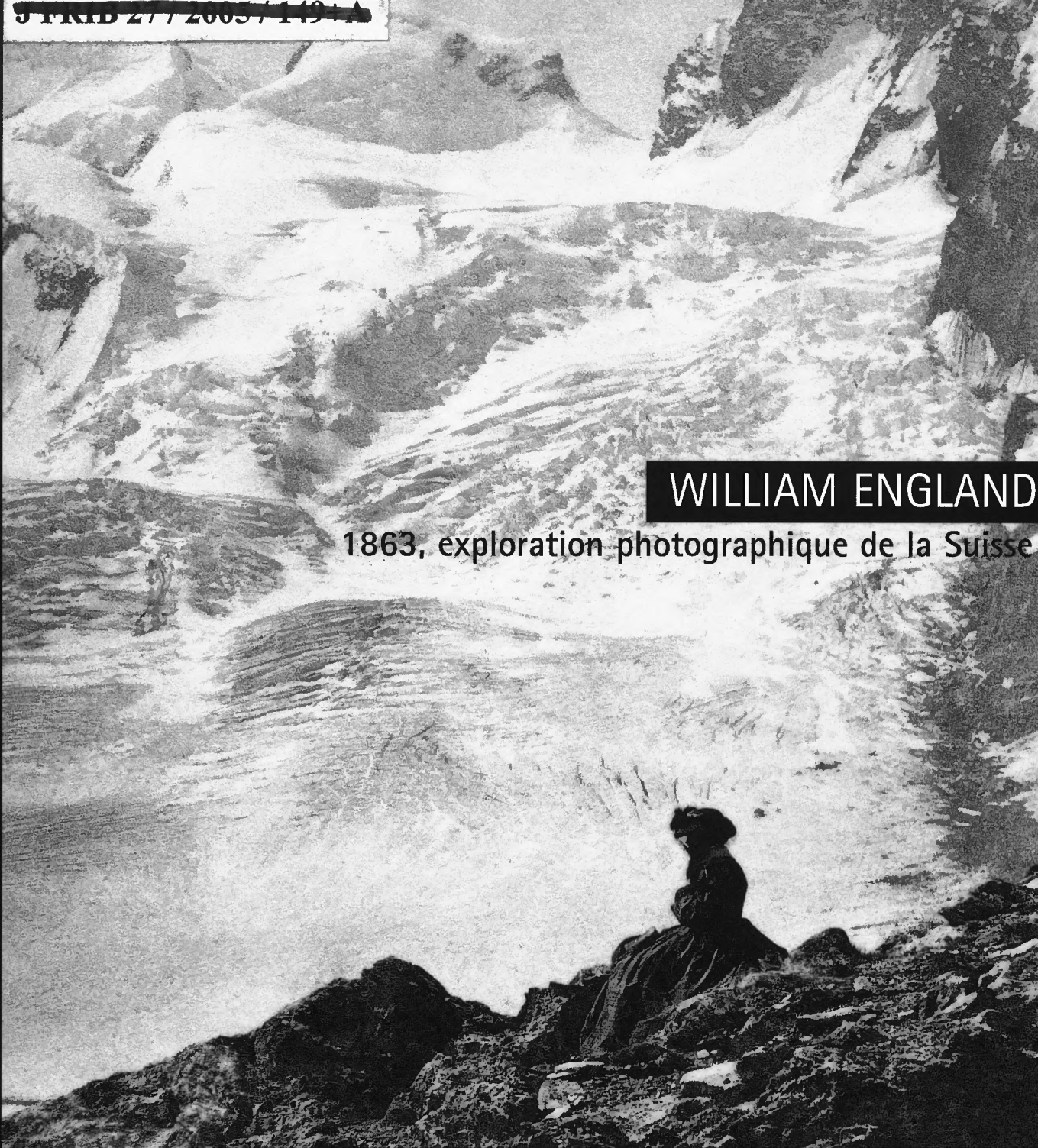
J FRIB 277 2005/149-A

149
Trimestriel
2005-IV

PROFRIBOURG

WILLIAM ENGLAND

1863, exploration photographique de la Suisse





WILLIAM ENGLAND (1816-1896)

DÈS 1863, SON EXPLORATION PHOTOGRAPHIQUE DE LA SUISSE

Gérard Bourgarel



- 2 DEC. 2005

Couverture:

Castor et Pollux à
Zermatt

Page de gauche:

Cascade du
Trümmelbach, vallée du
Lauterbrunnen

KUB/F

* 1002499380 *

BCU/F



FRIBOURG

J FRIB 27/2005/149+A

SOMMAIRE

- 5 Le parcours d'un pionnier
- 9 Un grand savoir faire
- 13 Une approche romantique et littéraire
- 19 Genève, porte des Alpes
- 27 De Genève à Chamonix, la voie royale vers le Mont Blanc
- 37 Le Grand-St-Bernard
- 43 Le Valais d'avant le tourisme
- 53 Des villes étapes vers les montagnes
- 57 L'étape de Fribourg
- 95 En conclusion
- 96 Bibliographie

Nos remerciements s'adressent à Michèle et Michel Auer à Hermance (GE) pour leur aide éclairée et la mise à disposition de leur documentation unique en Suisse.
Cette publication a été possible grâce à l'aide de la Commission cantonale de la Loterie Romande et de son président Félicien Morel.

IMPRESSUM

PRO FRIBOURG

Stalden 14
1700 Fribourg
Tél. 026 322 17 40
Fax 026 323 23 87
E-mail: profribourg@
greenmail.ch
CCP 17-6883-3

Abonnement

Ordinaire: Fr. 55.–
De soutien: Fr. 88.–
Réduit: Fr. 44.–
(AVS, Etudiants, apprentis)

Rédaction

Gérard Bourgarel

Mise en page

Caroline Bruegger,
Fribourg

Impression

Imprimerie MTL,
Villars-sur-Glâne

Tirage: 4500 ex.
Prix: 29 francs
ISSN: 0256-1476



PRO FRIBOURG





ÉDITORIAL

1863, UNE ANNÉE CHARNIÈRE

Quand William England entame, au départ de Genève, son tour de Suisse, il emprunte un itinéraire classique passant par Chamonix, le Mont-Blanc, la Mer de Glace, la Tête Noire jusqu'à Martigny en Valais. En juin de la même année, son compatriote Thomas Cook – l'initiateur des voyages organisés – entreprend son premier périple par la même voie.

1863, c'est aussi l'année où le réseau de plaine du chemin de fer est complété avec la liaison Lausanne-Berne. Les voyageurs sont transportés au pied des montagnes par la voie la plus rapide et la plus directe. C'est une ère nouvelle qui s'ouvre par le tourisme. Jusqu'alors notre région alpine était parcourue par nécessité, dans l'effroi d'un environnement hostile. Dès la fin du 18^e siècle, les ouvrages, les guides et les recueils de gravures se multiplient qui vantent nos paysages. On en jouit commodément depuis Montreux, Interlaken ou Lucerne, à distance respectueuse. Mais déjà se distinguent des voyageurs

d'un autre type, surtout anglais, au jarret solide et adeptes de longues randonnées à pied.

C'est avec l'appui du Club alpin anglais, fondé en août 1857, que William England se lance à la découverte des montagnes de la Suisse: il ne manquera aucune cascade, aucun point de vue, aucune sombre gorge. Les villes ne sont pour lui que des têtes d'étape: d'ailleurs qui s'intéresse aux vieilles cités?

La société moderne du temps est hygiéniste. Genève est, sous le régime fazyste, l'une des premières à s'adapter aux temps nouveaux: elle rase ses fortifications et ouvre un vaste espace pour des quartiers neufs le long de larges avenues. Elle gagne du terrain sur le lac, aménage des quais bordés d'immeubles d'une grande unité, des promenades et même un «jardin anglais».

A Fribourg le seul geste novateur va être d'installer une gare provisoire «hors les

murs», amorçant ainsi son extension vers l'Ouest, mais ce n'est encore que musique d'avenir. La ville a alors mauvaise presse. Vers 1820, un voyageur français, Raoul-Rochette, en fait l'exécution sommaire: «Fribourg est bâtie d'une manière lourde et gothique, en massives arcades qui supportent des toits dont les énormes saillies ajoutent encore un air plus sombre et plus lugubre à une ville déjà si peu attrayante par elle-même.» ... «Enfin,

lorsqu'on a pu contempler les dehors et la position de Fribourg, ce qu'on a de mieux à faire, c'est d'en sortir.»

Victor Hugo, Alexandre Dumas ou John Ruskin ont beau avoir une vision toute autre, ils sont à contre-courant et il faudra encore attendre près d'un siècle pour que le regard se focalise sur les villes anciennes.



Fribourg,
vers le pensionat
Acquatinte,
H. F. Leuthold,
éditeur à Zürich.
Ce type d'illustration
contemporaine, très à la
mode, va être détrôné
par la photographie



LE PARCOURS D'UN PIONNIER DE LA PHOTO

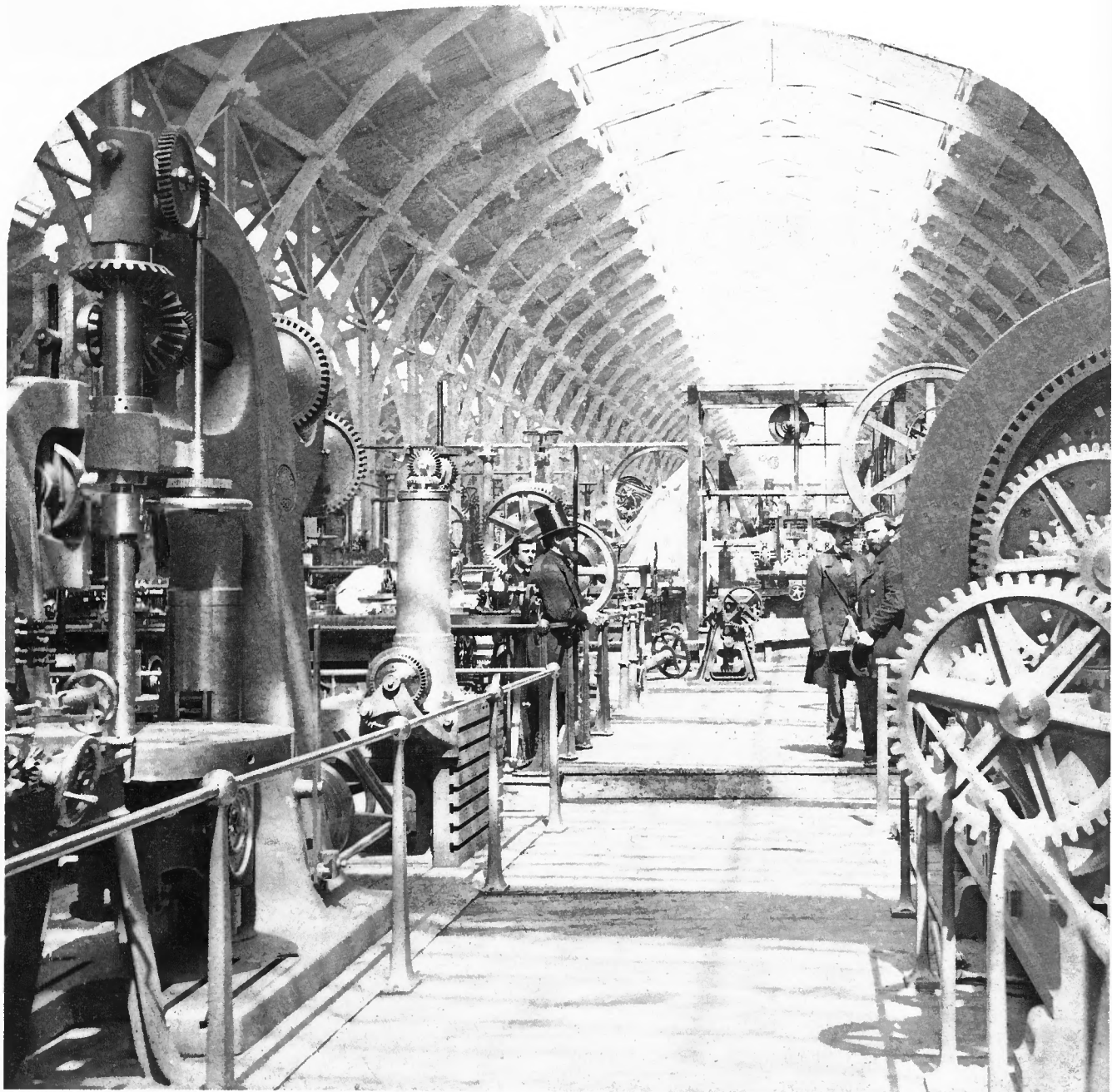
William England est né à Londres en 1816. Dès 1840, il exerce la profession de daguer-réotypiste dans la capitale. En 1854, il rejoint la London Stereoscopic Company, dont il deviendra le photographe en chef, produisant des milliers de prises de vues au cours de ses voyages. En 1858, il est en Irlande, puis, l'année suivante aux États-Unis. Il réalisera une série «America» qui assoira sa renommée. En 1862, il photographie l'Exposition internationale de Londres dont nous donnons un exemple de sa grande maîtrise technique. Rien d'étonnant à cela car il est également un inventeur: il a déjà à son actif un obturateur à fentes variables.

En 1863, c'est en photographe expérimenté qu'il aborde son périple suisse. Il est alors indépendant, avec un atelier au 7 square Saint-James, Notting Hill, Londres. Il s'affirme en spécialiste des vues des Alpes et son travail reçoit l'appui de l'*Alpine Club* anglais. Il publie des séries de vues stéréoscopiques qui englo-

bent la Savoie, la Suisse, les alpes italiennes et tyroliennes. Un travail étalé sur plusieurs saisons d'été. Une série sur la vallée du Rhin viendra compléter cette tâche encyclopédique.

Le temps des honneurs est venu. A partir de 1873, il fait partie du conseil de la *Photographic Society* de Londres. En 1878, il représente l'Angleterre dans le jury de l'exposition universelle de Paris. En 1886, il accède à la présidence de la *Photographic Society*. Trois ans plus tard, il fait partie du jury de l'Exposition universelle de Paris comme représentant des exposants anglais. Durant cette période, il contribue au développement technique de la photographie par l'amélioration des procédés et de la prise de vue. Il meurt le 11 août 1896.

L'histoire de la photographie a été pendant un siècle fort négligée et c'est seulement de nos jours qu'on redécouvre l'œuvre de ces pionniers, dont les clichés et les épreuves ont si remarquablement survécu à l'usure du temps.



Le succès foudroyant des vues stéréoscopiques dans la deuxième moitié du 19^e siècle tient à l'effet tridimensionnel que donne l'appareil pour les visionner: le stéréoscope. Pour obtenir ce résultat, William England utilise un appareil à 2 objectifs couplés, écartés de 8 à 9 cm

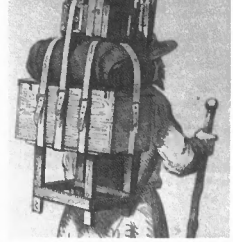


Ci-dessous:
vue stéréoscopique à sa dimension originale, prise sur le chemin de la Gemmi





ALHACHT



UN GRAND SAVOIR-FAIRE

Quand William England, à l'âge de 47 ans, aborde son premier périple suisse, il dispose déjà d'une solide réputation, grâce à sa série américaine de 1859 et à la couverture de l'exposition internationale de 1862 à Londres. Il dispose donc de moyens financiers et d'un matériel moderne.

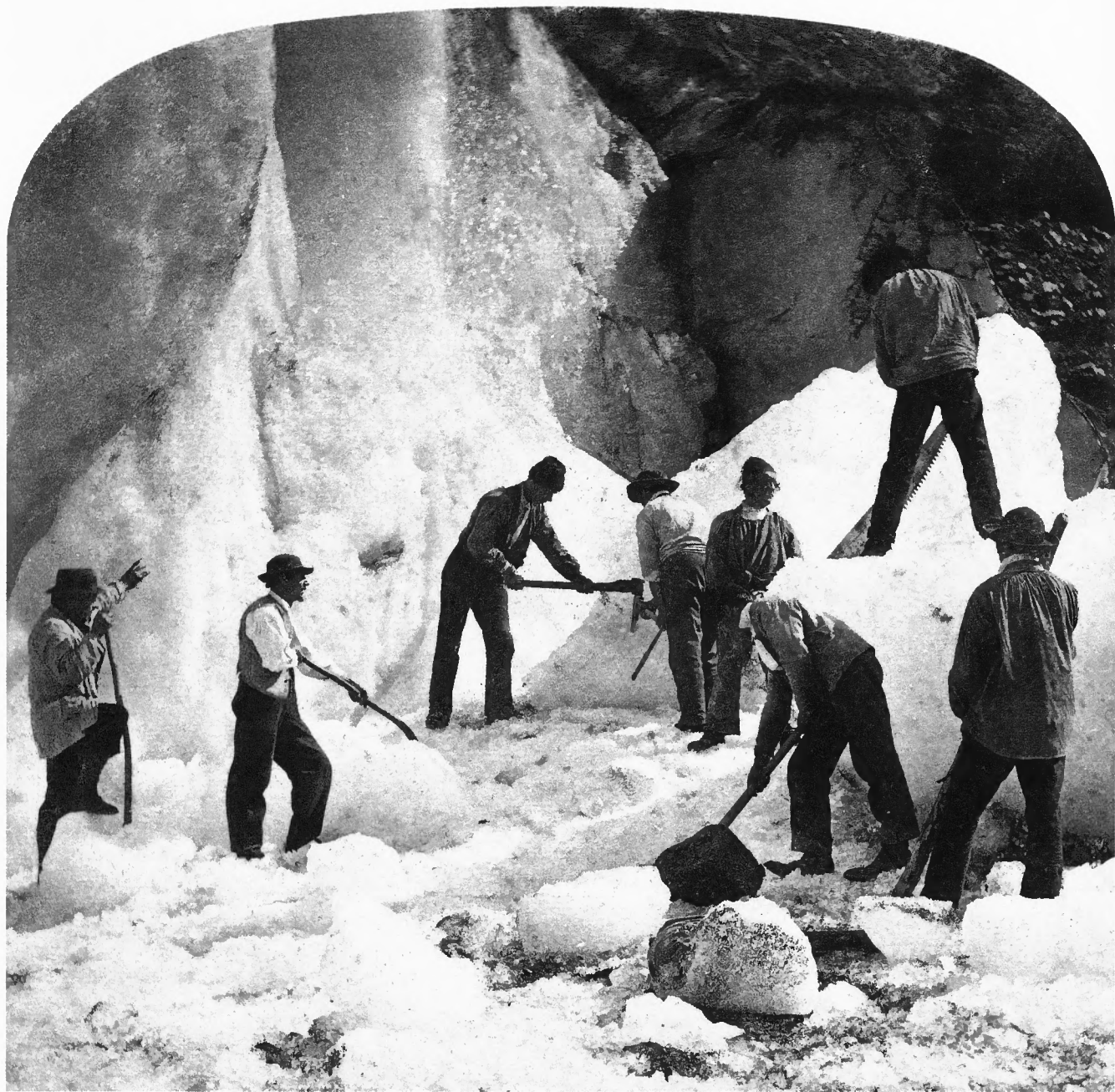
Il va se trouver à la tête d'une petite expédition: accompagné de sa femme et de deux assistants. Ils ne sont pas de trop, car le matériel est lourd et encombrant. De plus les trajets sont longs et exténuants, imposant de longues marches d'approche en montagne pour peut-être une seule prise de vue.

Avec le matériel de l'époque, il est pratiquement impossible de réaliser des instantanés, le temps de pose l'interdit. Pourtant William England s'y essaie à au moins deux reprises: la vue des quais de Lucerne prise à bonne distance d'une fenêtre de l'Hôtel National (ci-contre), ou encore ces travailleurs exploitant

la glace à Grindelwald, jouant sur le contraste des silhouettes foncées se détachant sur la masse lumineuse du glacier.

Limité par la contrainte du temps de pause, England trouve une parade: il va soigner méticuleusement sa mise en scène. Il choisit un premier plan très contrastant et place sa compagne et ses aides de façon très naturelle.

La qualité de ses tirages est remarquable, si l'on songe qu'ils datent de 142 ans! Peut-on imaginer que nos photos actuelles auront une durée comparable? Ces vues sont abouties et on ne devine rien des conditions difficiles d'exécution: on ne voit jamais de matériel ni d'appareil de photo en position. Il faut se figurer tout ce qui se trouve hors champ!





UNE APPROCHE DE LA SUISSE ROMANTIQUE ET LITTÉRAIRE

Les visiteurs de la Suisse ont, en cette première moitié du 19^e siècle les yeux de Rousseau, de Byron, de Goethe ou de Schiller. Il n'y a guère que les gens aisés pour avoir une culture générale et le goût de lire! Les personnages de romans hantent les lieux de la littérature et ont plus de présence que les gens bien vivants qui en peuplent les coulisses.

Le visiteur ne se frotte guère qu'aux aubergistes, aux employés d'hôtel, tous gens de peu. Et la Suisse est d'une telle complexité, par ces histoires cantonales juxtaposées, ces traditions locales et ces différences religieuses et linguistiques. Cela ne fait d'ailleurs qu'une quinzaine d'années qu'un état central a vu le jour, abolissant les monnaies cantonales, les péages et les frontières internes.

Notre pays est encore une contrée montagneuse et pauvre, désormais pacifiée et pacifique, avec de rares îlots de prospérité. Un pays qui n'attire guère de nouveaux habitants, si ce

n'est des proscrits chassés par les régimes autoritaires de l'époque, et qui reste la source d'une constante émigration rurale. Ce pays fragmenté géographiquement et culturellement va trouver progressivement son unité par l'intrusion de la modernité, l'amélioration des voies de communication et l'essor du tourisme.

William England ne jette donc pas le même regard sur la Suisse que celui qu'il a transmis dans son périple américain, d'un pays neuf où s'impose une croissance rapide, un pays de manufactures et de voies ferrées, à l'urbanisation partie de rien, qui laisse sur le côté les premiers habitants – les indiens – comme des silhouettes frêles, à l'état de clochards.

La Suisse apparaît elle comme un mythe: un catalogue d'images romantiques, aux villages hors du temps au sein de paysages intacts, aux rivières et torrents non encore domestiqués. Un pays qu'aujourd'hui, nous avons peine à reconnaître.















GENÈVE, PORTE DES ALPES

Genève est le point de départ privilégié pour un voyage dans les Alpes. Elle jouit d'un attrait incomparable: c'est alors la plus grande ville de Suisse. Elle compte, faubourgs compris, 38'000 habitants. Et c'est surtout, la plus moderne, en apparence du moins!

L'estampe de la double page précédente illustre dans toute leur ampleur les aménagements de la période du régime radical de James Fazy: ils donnent à la ville une ouverture spectaculaire sur le lac, avec ces rangées d'immeubles modernes d'une grande unité, qui forment sa nouvelle façade touristique.

Mais ce n'est qu'une façade: elle masque, sur la rive droite, le quartier populaire et ouvrier de Saint-Gervais. Les guides, d'ailleurs ne s'y trompent pas: Le «Baedeker» note, que «vue du lac, Genève fait l'effet d'une grande ville: les deux rives du Rhône sont bordées de larges quais, sur lesquels s'élèvent de hautes et belles maisons, notamment l'Hôtel des

Bergues, très fréquenté par les Anglais.» ... «L'intérieur de la ville ne répond pas entièrement à l'idée qu'éveille le côté du lac.» A part trois belles et larges rues, «les autres sont étroites et insignifiantes.»

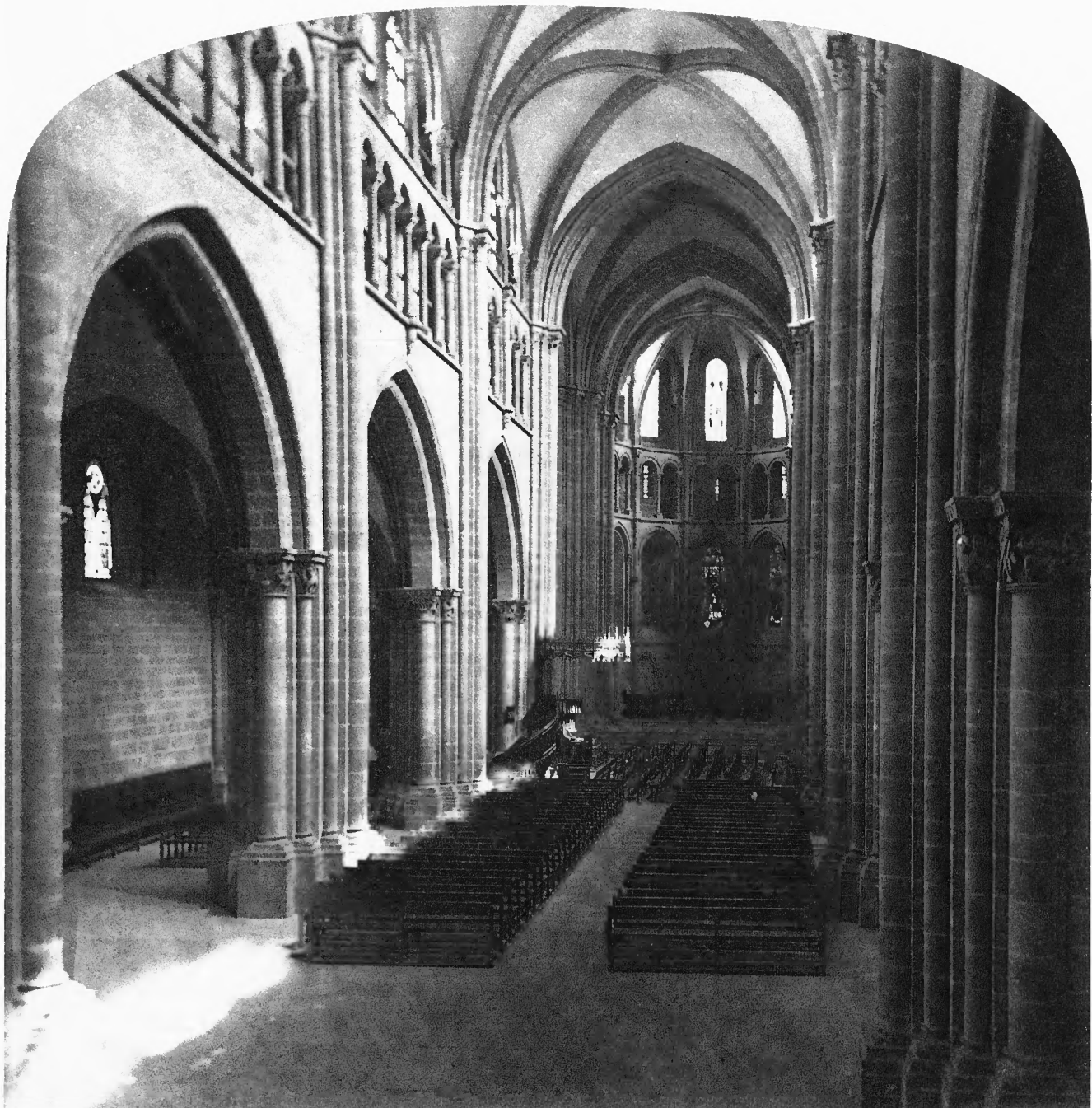
La représentation de la ville par l'estampe donne aussi un élément de comparaison avec les photos de England qui suivent. Celles-ci n'ont pas la même force de représentation: la lithographie donne l'ensemble du panorama de la rade, avec le Mont-Blanc, l'éventail des quais aménagés en promenade, sous une forme dynamique et vivante.

Mais, bientôt, la photographie va prendre le dessus, au point que les éditeurs de gravures et d'aquatintes vont se convertir à la nouvelle technique. Son côté «document précis» se trouve déjà dans les deux étonnantes photos d'England, prises de la hauteur de Saint-Jean, montrant les vestiges des anciens moulins de la Jonction, au fil du Rhône.

Pages précédentes:
Lithographie non signée,
vers 1855, 42 x 25 cm
Mlle Bécherat, éditeur,
place du Lac 171. Imp.
Pilet & Cougnard,
Genève



Le «Jardin Anglais» qui vient d'être aménagé, avec, au fond, le pont du Mont-Blanc de 1862, l'île Rousseau et l'Hôtel des Bergues

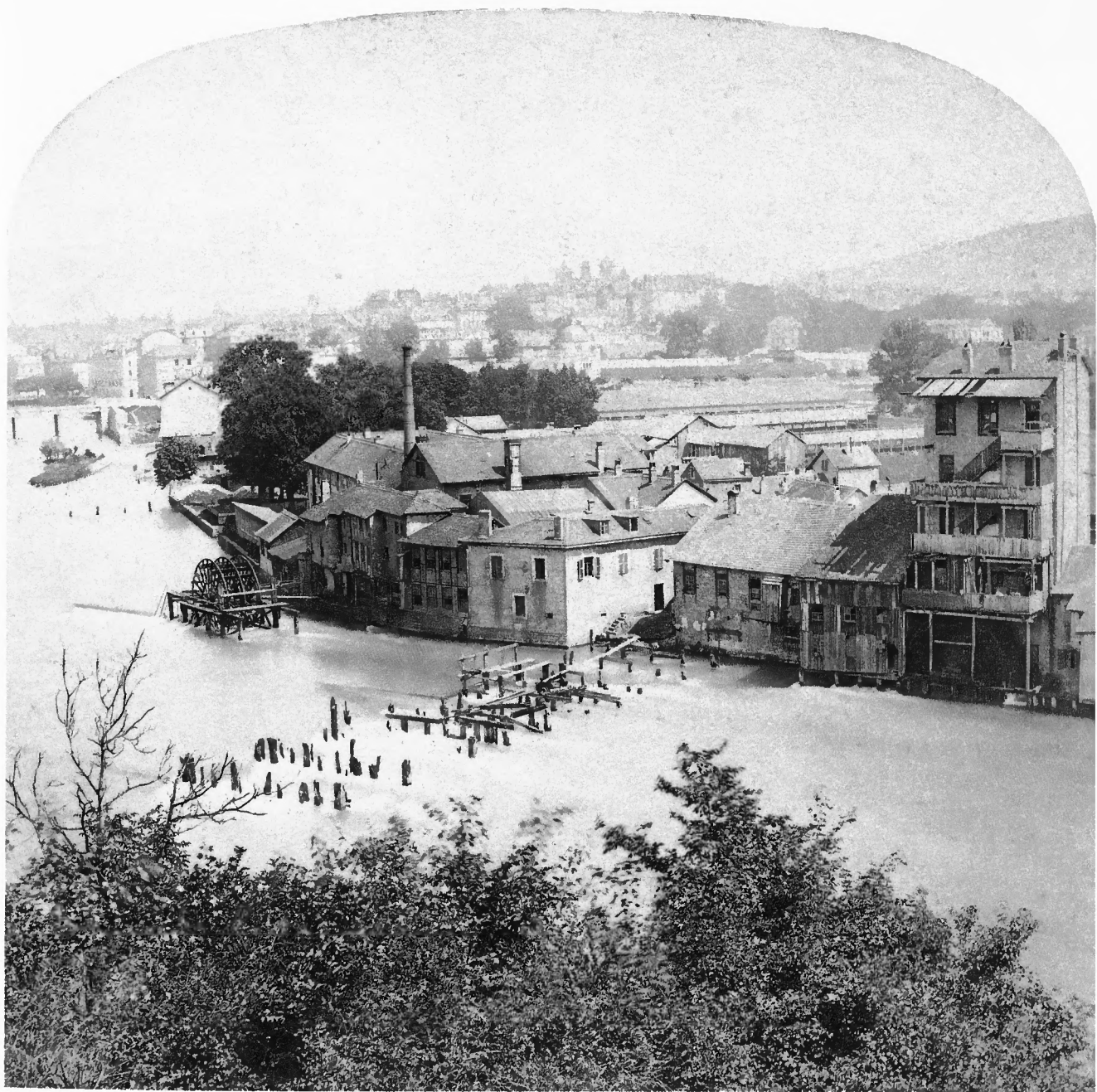


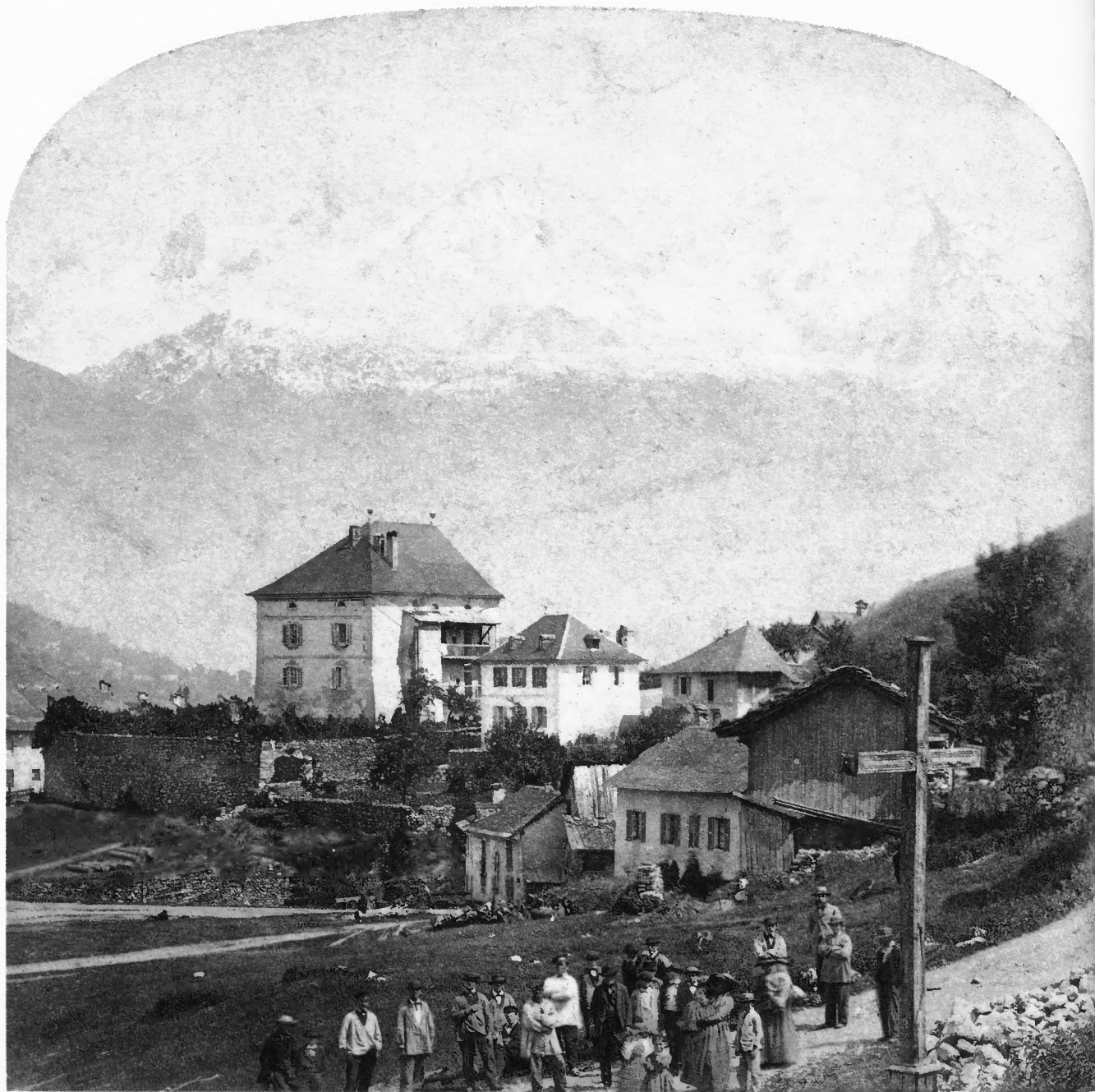


Les quais sur la rive gauche: la première intitulée «vue instantanée»











DE GENÈVE À CHAMONIX

LA VOIE ROYALE VERS LE MONT BLANC

En ce milieu du 19^e siècle, les guides de voyageurs assimilent la Haute Savoie à la Suisse: elle fait alors partie du Royaume Sarde. Ce n'est qu'en 1860 que la Savoie sera rattachée à la France, trois ans avant le passage de William England.

De Genève à Sallanches, une bonne route est desservie par une compagnie de diligences au nom rassurant: les Inversables! Départ à sept heures pour arriver vers dix-sept dix-huit heures à Chamonix, qui compte déjà des hôtels renommés, affichant «complet» en haute saison: l'Hôtel Royal et l'Hôtel de Londres et d'Angleterre.

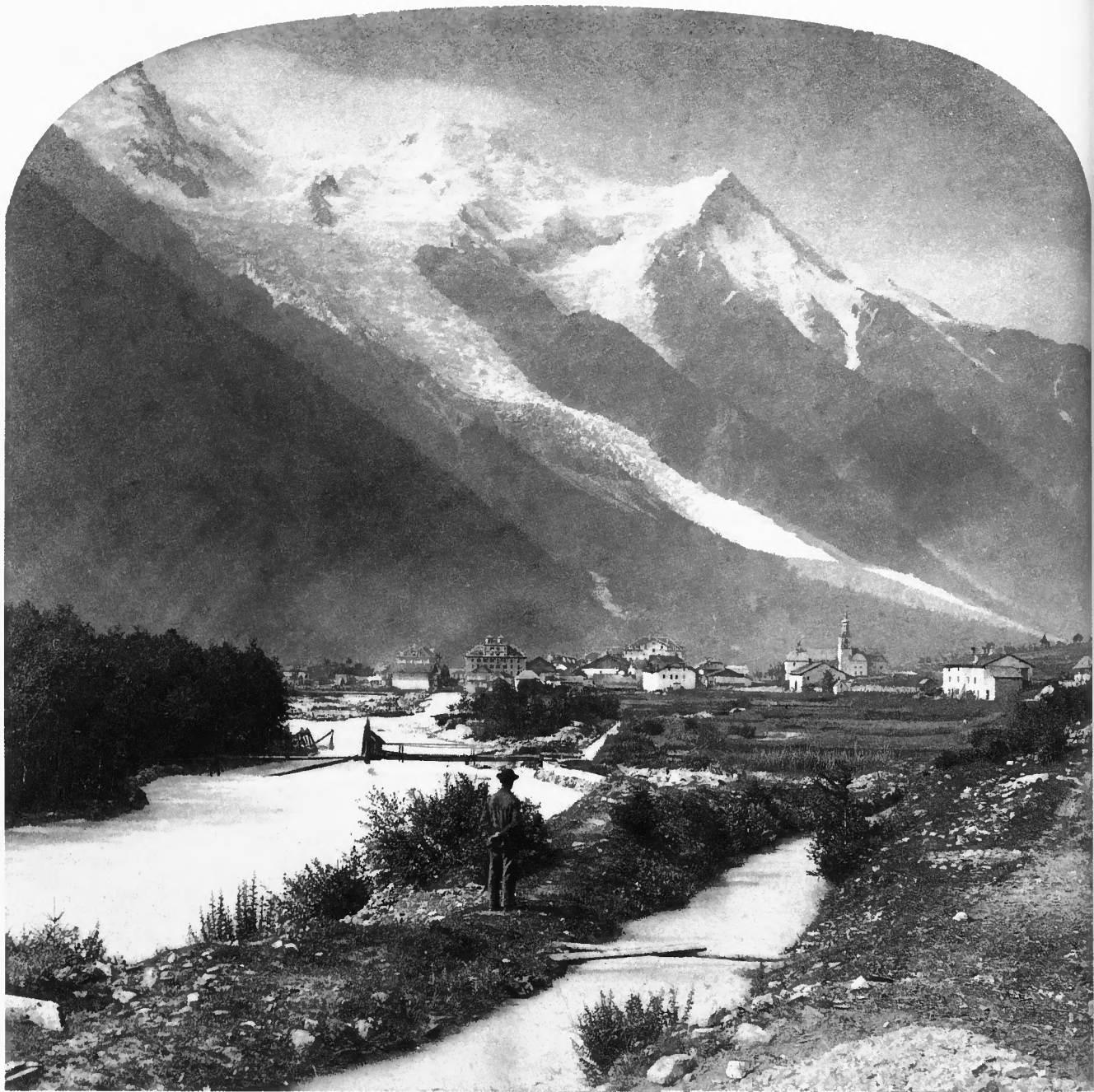
Chamonix dispose d'une compagnie des guides strictement réglementée pour les ascensions et les courses en montagne. Le Guide Joanne commente sèchement: «Il en est des mulets comme des guides: il faut les prendre à tour de rôle. Chaque voyageur est donc exposé à être conduit par un homme

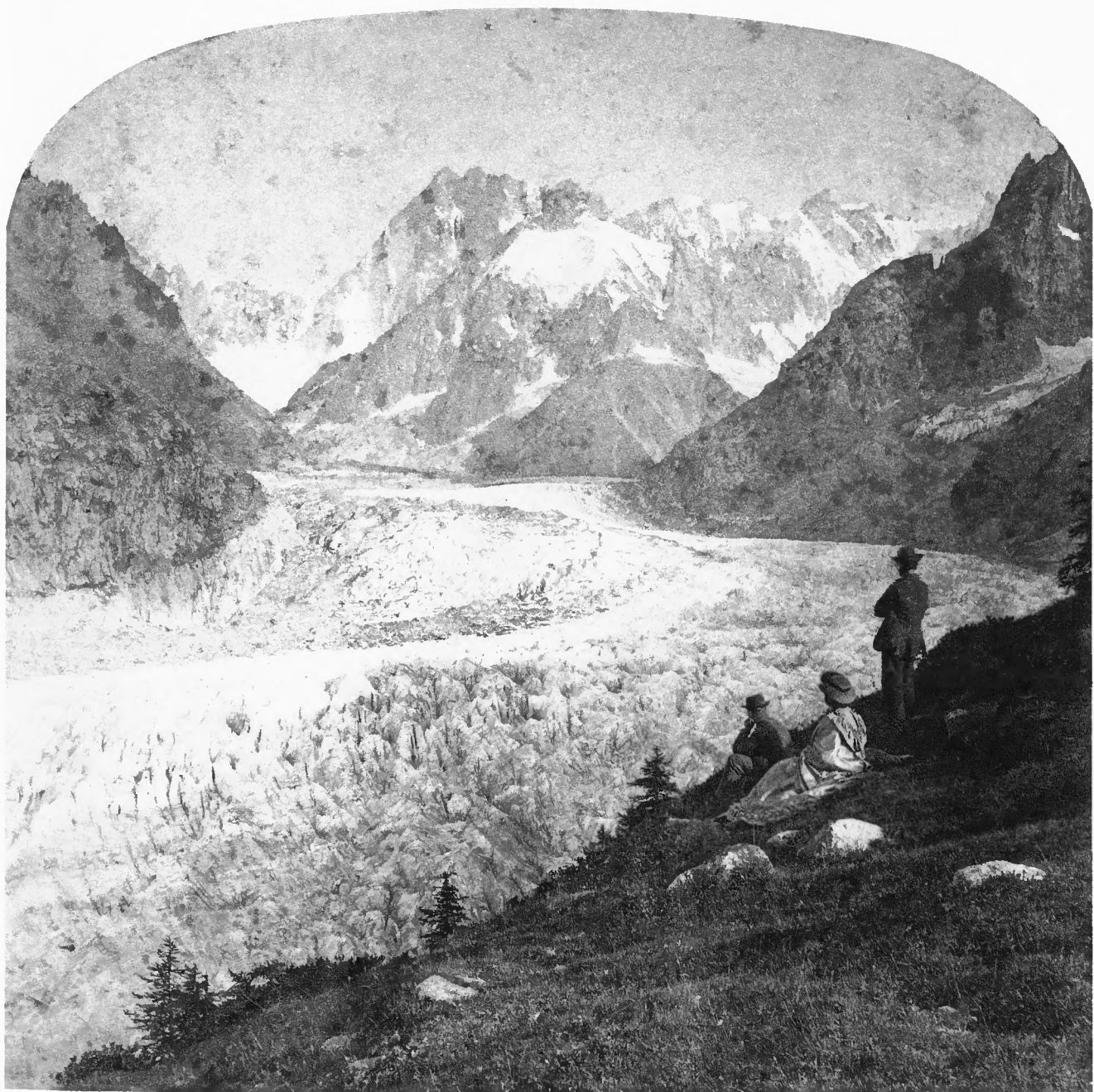
incapable et à se servir d'un mulet notoirement connu pour ses défauts.»

William England et son équipe vont grimper au Montanvers et à la Fléchère pour leurs indispensables vues du Mont Blanc et de la Mer de Glace.

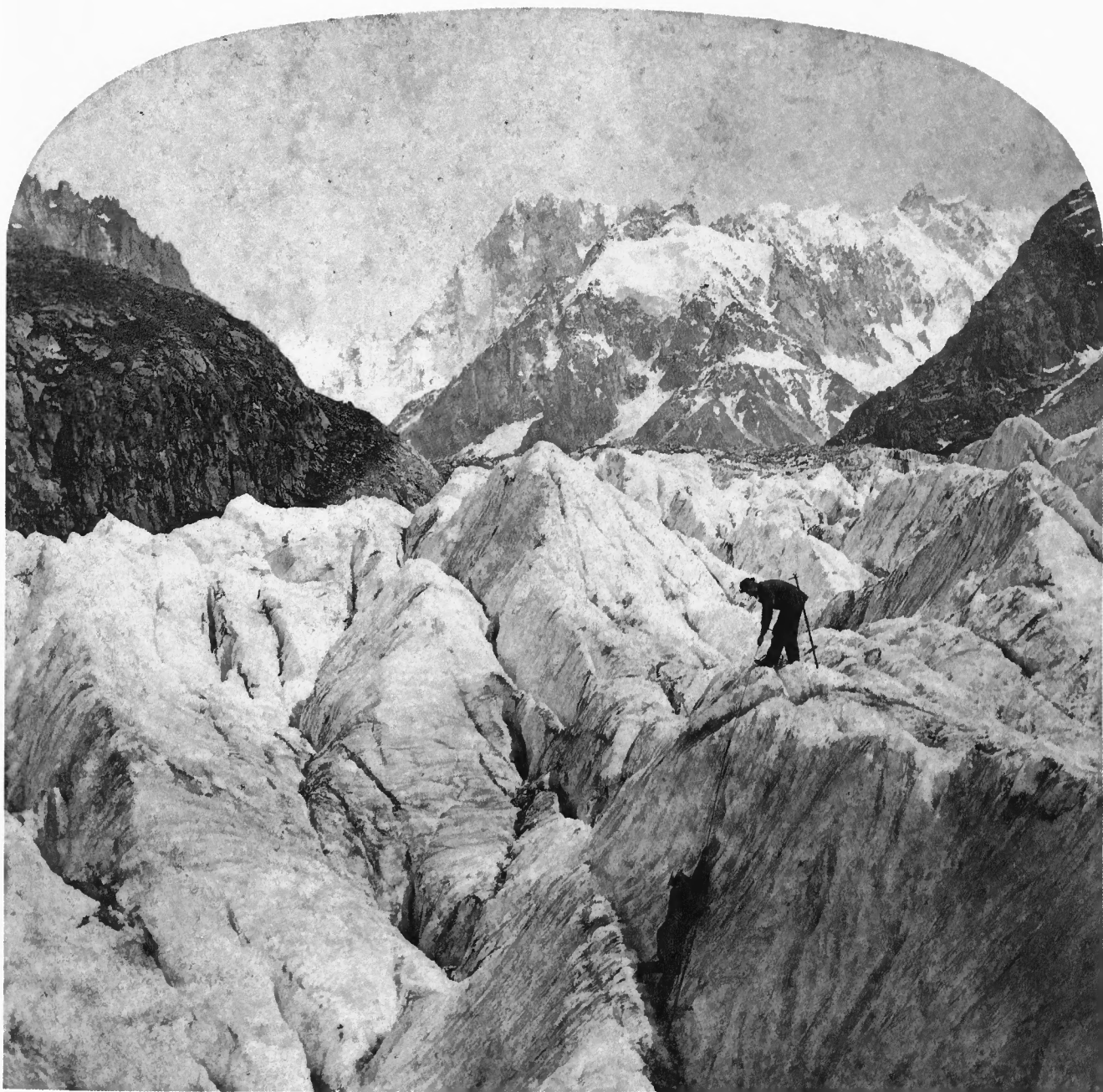
Ils poursuivent ensuite leur route vers le Valais par un chemin muletier menant à Martigny par Argentière, Valorsine, le passage de la Tête Noire et le col de la Forclaz: huit à neuf heures de route. Le passage impressionnant de la Tête Noire retient leur attention: England va, à cette occasion, prendre la seule photo de groupe de sa petite expédition.

La descente sur Martigny leur ouvre le panorama du Valais et l'embranchement vers le Grand-St-Bernard.













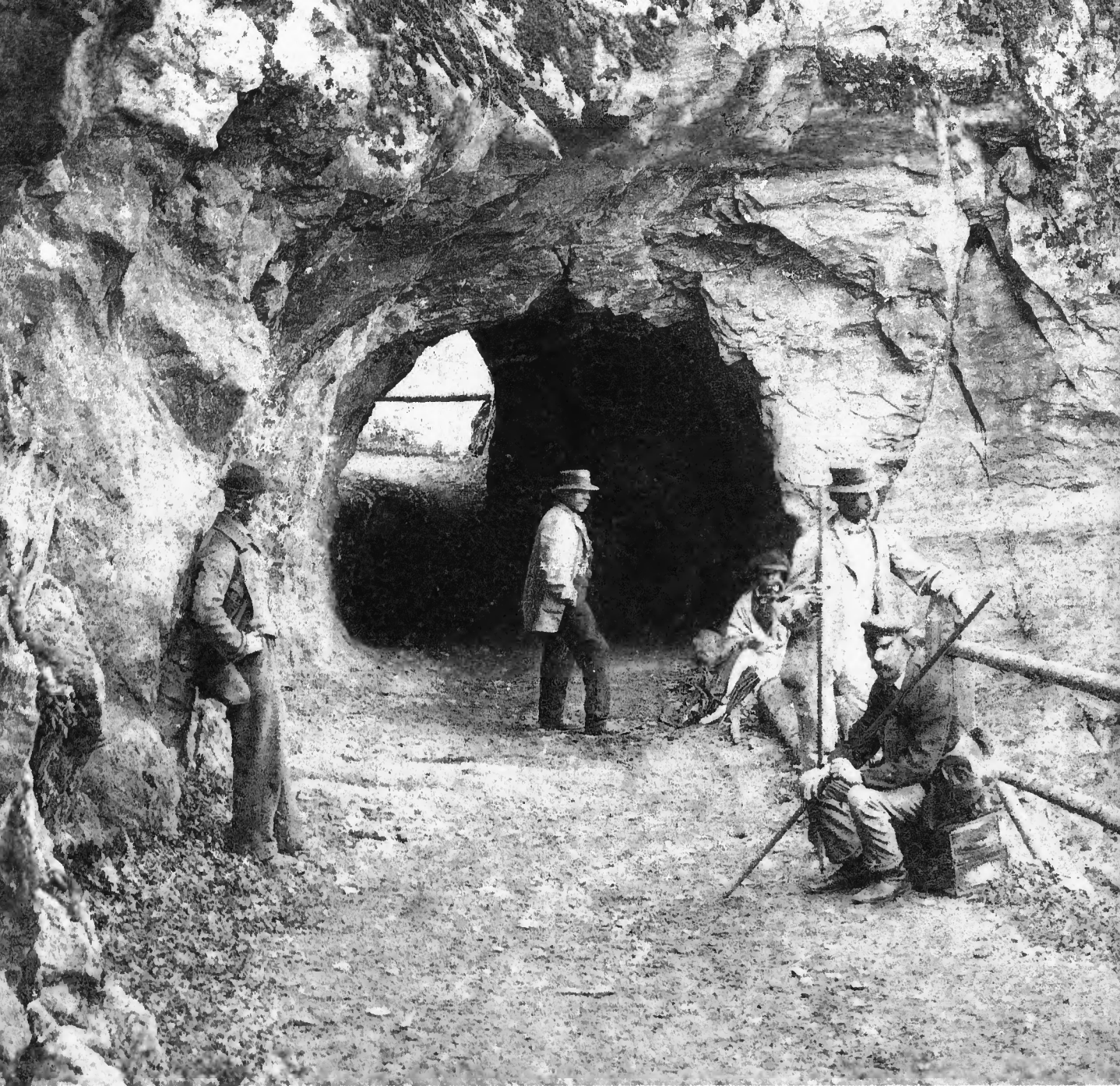


Photo de groupe à l'entrée de la Tête Noire







LE GRAND-ST-BERNARD

Ce passage millénaire vers l'Italie, aménagé par les Romains, a vu défiler tour à tour les Lombards, Charlemagne ou les Croisés en route pour la Terre Sainte.

Sa célébrité vient de son hospice fondé en 962 par St-Bernard de Menthon. Lors du passage de William England, la route n'était guère plus carrossable que du temps de Bonaparte qui, en 1800, eut toutes les peines à faire passer son armée et sa vingtaine de canons, sur le chemin de Marengo.

Mais suivons le Baedeker de 1859. Il célèbre l'accueil réservé à l'Hospice par les 10 à 15 moines Augustins et les sept maroniers (domestiques) qui sont «tenus d'accueillir et de soigner gratuitement les étrangers, et d'aller à la recherche des voyageurs en danger, pendant la saison des neiges qui dure ici près de 9 mois. Il entretiennent dans ce but de gros chiens à l'odorat très fin, qui les accompagnent dans leurs courses». «Quand on arrive, une cloche appelle l'un des religieux,

qui vient souhaiter en français la bienvenue à l'étranger, lui indique une chambre et lui procure à boire et à manger. Si l'on arrive peu de moments avant le dîner ou le souper, on prend place à la table des religieux, pour la plupart hommes instruits. Ils donnent les renseignements avec la plus grande prévenance. La table est très modeste, mais suffisante; on fait maigre les vendredi et samedi».

De son côté, de Saussure, à son passage, notait: «On ne recueille absolument rien dans les environs du Couvent. Les jardins des religieux, situés sur de petits terre-pleins, entre les rochers les mieux abrités du voisinage, ont peine à produire, à la fin d'août, quelques laitues et quelques choux de la plus petite espèce; et ils les cultivent pour leur amusement, pour le plaisir de voir croître quelque chose, bien plutôt que pour l'utilité qu'ils en retirent. Ils sont donc obligés de faire venir du fond des vallées voisines toutes les denrées nécessaires. Le bois à brûler, dont ils font une

consommation immense, doit être transporté à dos de mulet de la distance de quatre lieues, et par un sentier escarpé qui n'est praticable que pendant quelques mois de l'année».

Dans l'édition de 1852, le Baedeker précise qu'«un voyageur qui n'est pas pauvre ne devrait jamais quitter l'hospitalière demeure de ces vénérables pères sans mettre dans le tronc de la chapelle au moins l'équivalent de ce qu'il eut dû payer dans une auberge». Mais d'ajouter: «La maison a accueilli dans ces dernières années environ 18'000 voyageurs par an: 2000 à peine ont payé quelque chose, et encore n'ont-ils donné, en moyenne, que la moitié d'une taxe modérée d'auberge.»

Gageons que William England et ses compagnons, à qui nous devons l'un des tous premiers portraits de groupe des Chanoines, étaient de ceux-là.



Huile sur carton,
anonyme, 19^e siècle,
format 9 x 13,5 cm

Verres peints coulissant
dans un cadre de bois,
pour lanterne magique,
1^{re} moitié du 19^e siècle.
*Verre fixe: paysage. Verre
coulissant: procession des
chanoines, des chiens
et de la dépouille d'un
voyageur*

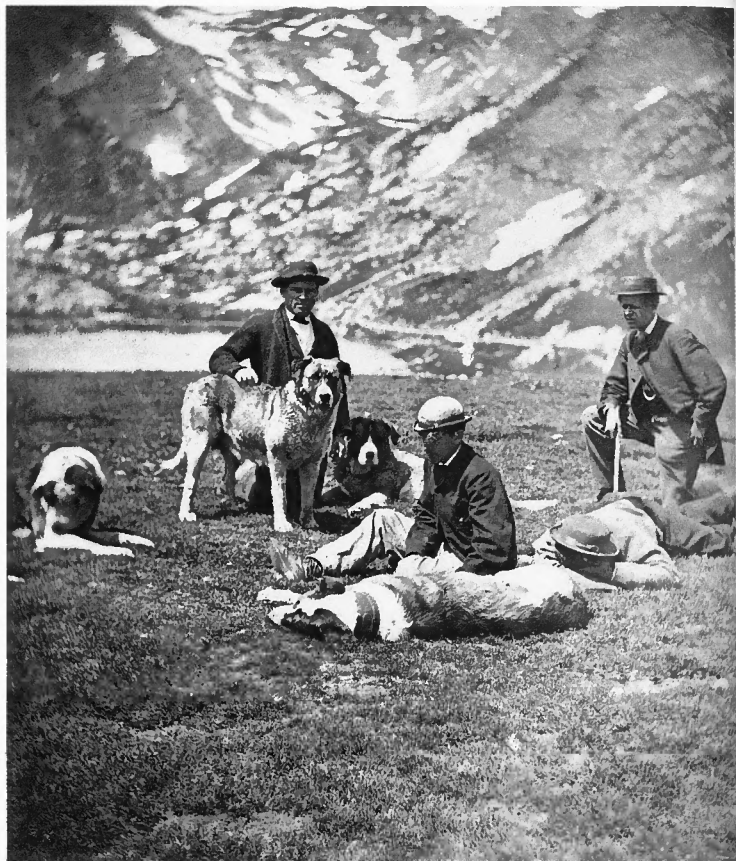




Hospice du Grand-St-Bernard



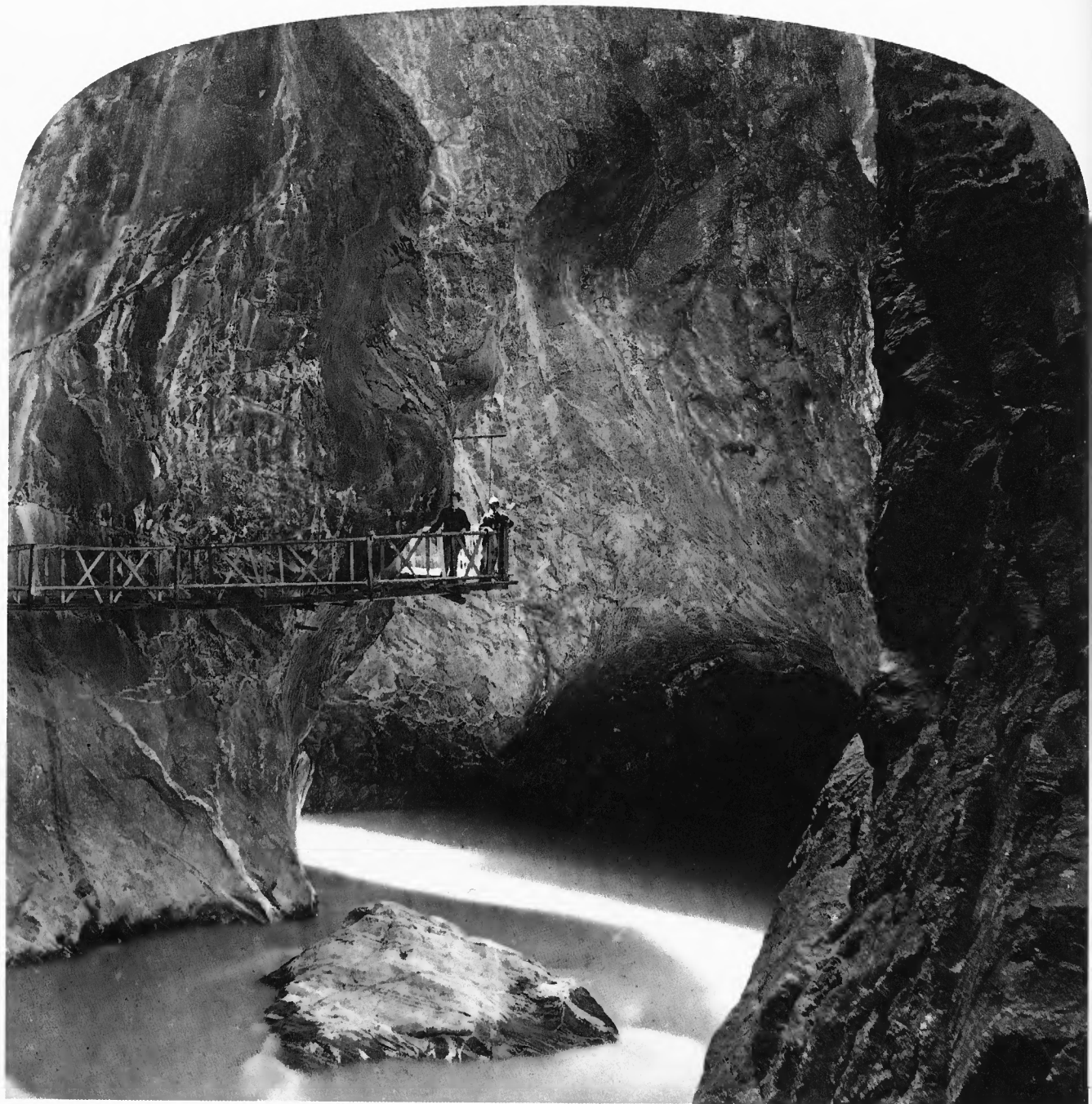
Intérieur de la chapelle de l'Hospice



Les chiens au Grand-St-Bernard



Les moines du Grand-St-Bernard





LE VALAIS D'AVANT LE TOURISME

Le Valais en 1860 est encore, avant tout lieu de passage vers l'Italie, par le Grand-Saint-Bernard et le Simplon. Cela nécessite une voirie, des relais de poste, des auberges et une foule de cochers et de chevaux. A part cela, quasi rien. Le fond de la vallée du Rhône est marécageuse et insalubre. Les rares bourgades sont chétives, Saint-Maurice et Martigny n'ont guère plus de mille habitants et la capitale, Sion, n'en compte guère que trois mille. Les paysans, éleveurs et vigneron, nomadisent entre leurs hautes vallées et leurs vignes à flanc de coteau.

Ces vallées latérales sont quasi inaccessibles: aux intrépides qui s'y hasardent, on recommande pour logis le presbytère du curé. Ainsi, le val d'Anniviers n'est atteignable que par un sentier muletier fort escarpé, il en est de même du Loetschental: seuls des savants herboristes ou géologues s'y aventurent.

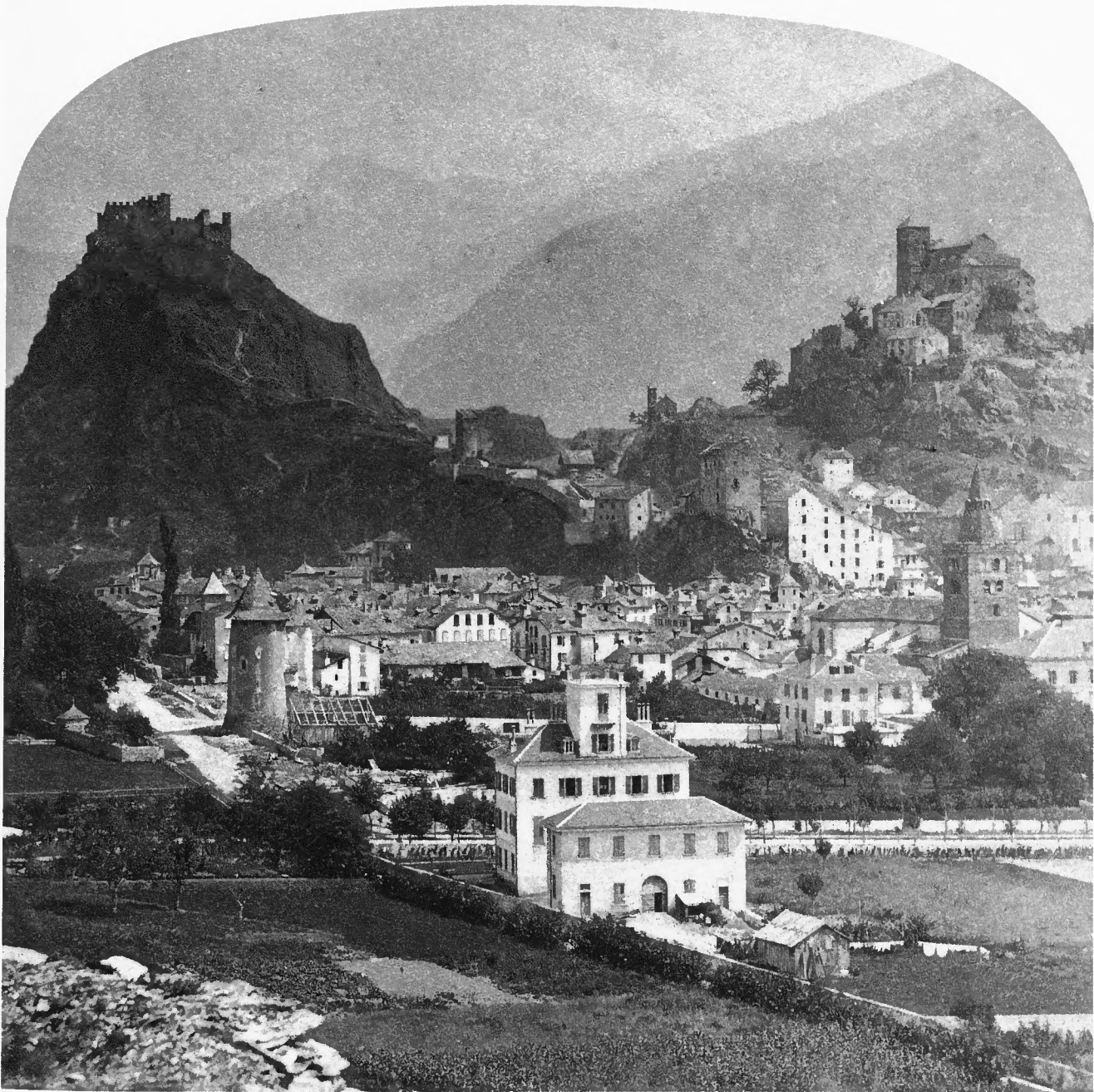
William England, une fois documenté le légendaire Grand-Saint-Bernard, ne va pas s'y attarder. Il va photographier quelques attractions de la plaine du Rhône: la cascade de Pissevache, décrite par Goethe et encore dans toute son ampleur; la gorge du Trient rendue accessible, de quoi faire frissonner les visiteurs, et le (encore) imposant glacier du Rhône.

Zermatt est l'exception. La vallée mène au Mont-Rose et au Cervin, ce dernier encore inviolé lors du passage de England. Pour s'y rendre, il n'y a qu'un chemin muletier et le trajet est de huit heures et demie depuis Viège. Zermatt compte déjà deux hôtels, celui du Mont-Rose, chez Lauber, et du Mont-Cervin, chez Clemenz, ou, finalement, chez le curé. Des conditions spartiates, c'est le bout du monde. William England en est le témoin.





















DES VILLES ÉTAPES VERS LES MONTAGNES

Dans le cadre de ce cahier, il n'est pas possible de suivre William England pas à pas. En comprenant la moisson de clichés pris lors de ses voyages subséquents, on arrive à un total d'environ quatre cents prises de vues. Cela pourrait faire, par la suite, l'objet d'un véritable livre. Mais, pour l'instant, il faut opérer une sélection. Autant, d'ailleurs, vous épargner le château de Chillon pris sous tous les angles, l'incontournable Lion de Lucerne et l'abondant catalogue des cascades alpines.

William England s'arrête dans les principales villes, sans doute pour s'y reposer confortablement, car il descend avec sa suite dans les meilleurs hôtels. Mais il ne s'y attarde pas: ce sont les montagnes qui l'attirent.

De Berne, par Thoune et Interlaken, il a hâte de parcourir l'Oberland jusqu'au pied de la Jungfrau. Ces belles vallées sont encore vierges des futurs palaces et autres hôtels caravansérails. On n'y trouve que de modestes auberges.

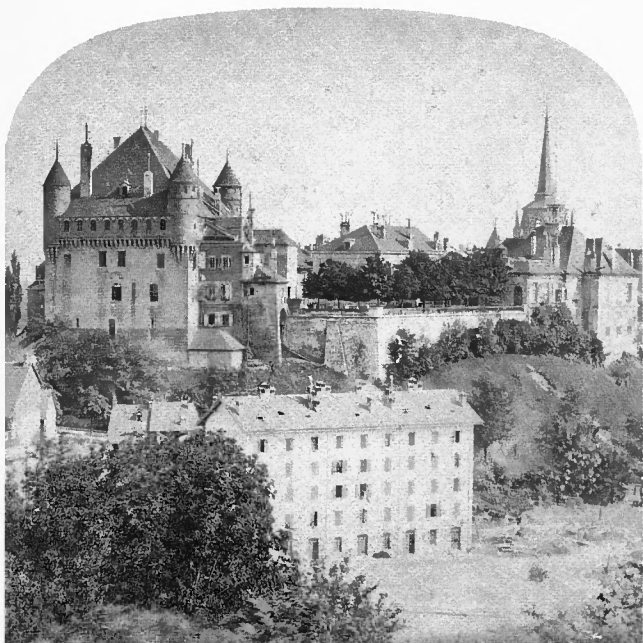
De Lucerne, en direction du Gothard, il va longer le lac des Quatre-Cantons et nous donner une vue de l'Axenstrasse (p. 12), encore en construction!

De Zurich, il va s'aventurer jusqu'aux bains de Pfäfers et leurs célèbres gorges et explorer la Via Mala.

Sur le chemin du retour par Bâle, il ne manquera pas les non moins célèbres chutes du Rhin.

Ce panorama de la Suisse s'offrait ainsi aux étrangers. Une vision qui n'était pas encore familière aux Suisses mêmes. Ils voyageaient peu en ce temps là, c'était trop coûteux. Avaient-ils seulement l'envie de mieux connaître leurs voisins?









L'ÉTAPE DE FRIBOURG

Si William England ne s'attarde pas à Fribourg, c'est, à coup sûr, qu'il suit les indications du Baedeker: «Quand on s'approche de Fribourg par la route de Berne, cette ville fait une impression très pittoresque et même grandiose. La vallée de la Sarine, profondément encaissée entre des rochers à pic sur le bord desquels s'élèvent les maisons de la ville; la longue série des murs crénelés et de tours, suivant les plus bizarres ondulations du terrain; la belle église de St-Nicolas, l'ancien collège des Jésuites qui domine toute la contrée; enfin, et surtout, le long pont suspendu qui, vu de loin, ressemble à une toile d'araignée tendue d'un rocher à l'autre par des doigts magiques; tout cet ensemble excite fortement la surprise et l'attention.» La petite ville de 9000 habitants ne retient pourtant pas l'intérêt du guide car «l'intérieur ne répond pas à l'attente qu'éveille sa situation. A part les ponts suspendus et l'église St-Nicolas, elle renferme peu de détails intéressants. Il arrive même que le défaut de com-

munication des diligences oblige le voyageur à y séjourner plus qu'il ne le voudrait. Pour remplir convenablement une heure, on traversera le grand pont, on remontera jusqu'au pont du Gottéron, qu'on passera pour descendre, à côté de la chapelle de Notre-Dame de Lorette, dans la basse ville où se trouve l'arsenal; on franchira l'ancien pont de la Sarine...; puis on montera à la haute ville par une innombrable série de degrés.»

William England va suivre ces indications «à la lettre». Il commence par la Cathédrale, dont il gravit le clocher (avec tout son matériel!) et prend une première vue plongeante sur la place des Ormeaux et le bâtiment des Arcades, une nouvelle construction en voie d'achèvement. Puis, du grand pont suspendu, il prend un cliché du pont du Gottéron. Ensuite, depuis le pont du Gottéron, il prend deux vues consécutives qui esquissent un panorama de la ville avec le pont suspendu. Dernière halte aux abords de la chapelle de



Lorette, avec une prise de vue générale. Et c'est tout: cela lui aura pris une bonne journée de travail. Il aura logé à l'Hôtel Zaehringen, tenu alors par Jean-Frédéric Kussler (1810-1885), et dont le guide indique les tarifs: «chambre deux francs, bougie cinquante centimes, dîner trois francs, déjeuner un franc cinquante centimes, service un franc» Le voyageur franc-comtois Xavier Marmier qui y a séjourné l'année précédente, signale que «depuis que cette ville a été si rapprochée d'eux par le chemin de fer (l'année même!), les Bernois y viennent souvent se récréer. Le dimanche surtout, le chef de cuisine de l'Hôtel Zaehringen est fort occupé, et les sommeliers allongent, autant que possible, les tables de la salle à manger. Ce jour-là, par le train de midi, on verra arriver une caravane de

patriciens bernois, les uns désertant sournoisement le toit domestique; d'autres, plus braves ou plus libres, amenant avec eux leurs femmes et leurs enfants, tous fuyant le mortel ennui de leur dimanche pour respirer à leur aise, se promener en liberté, s'égayer sans crainte et faire un bon dîner dans la ville catholique.»

Si William England, le nez dans son Baedeker, nous donne une vision très sommaire de Fribourg, il n'en sera pas de même d'un jeune photographe de 34 ans – Joseph Rossier – qui, de retour d'un long périple en Angleterre et en Extrême-Orient, se fixe la même année dans la capitale de son canton d'origine. Il photographiera la ville et les gens avec talent. 1863: Fribourg entre définitivement dans l'ère de la photo.

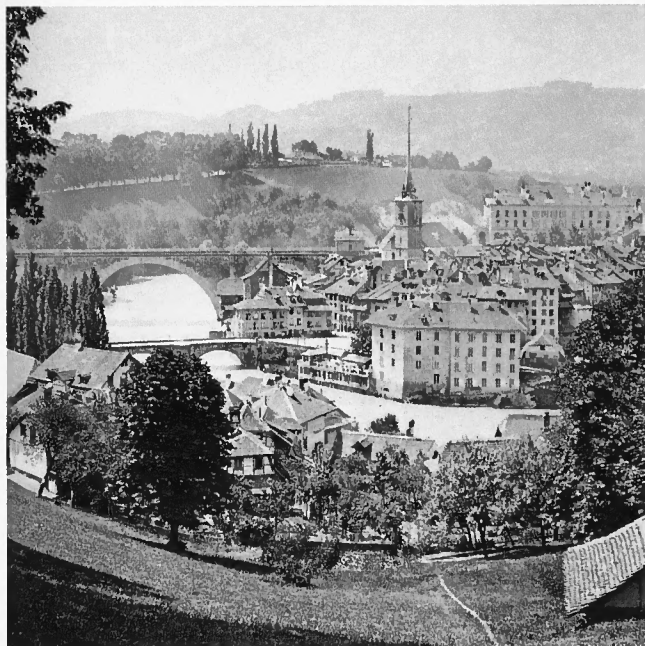
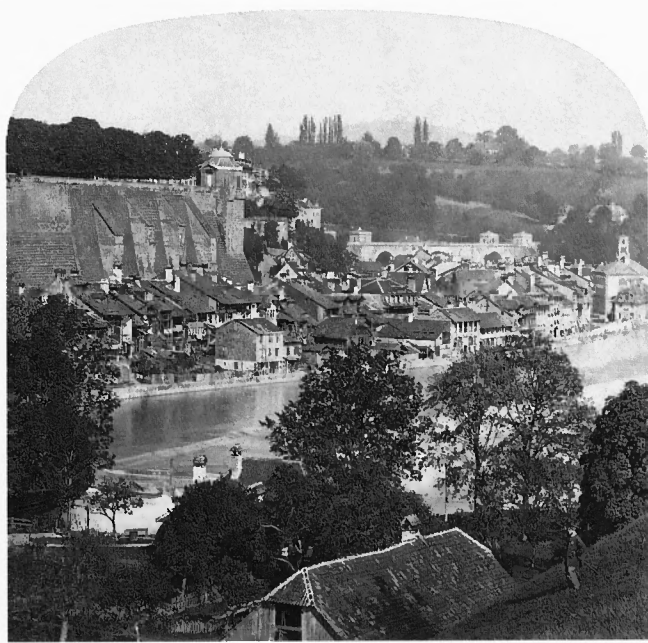
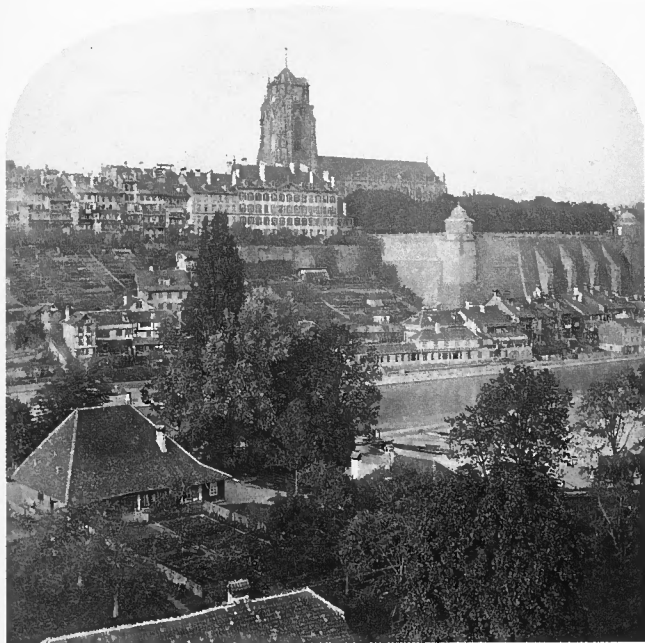




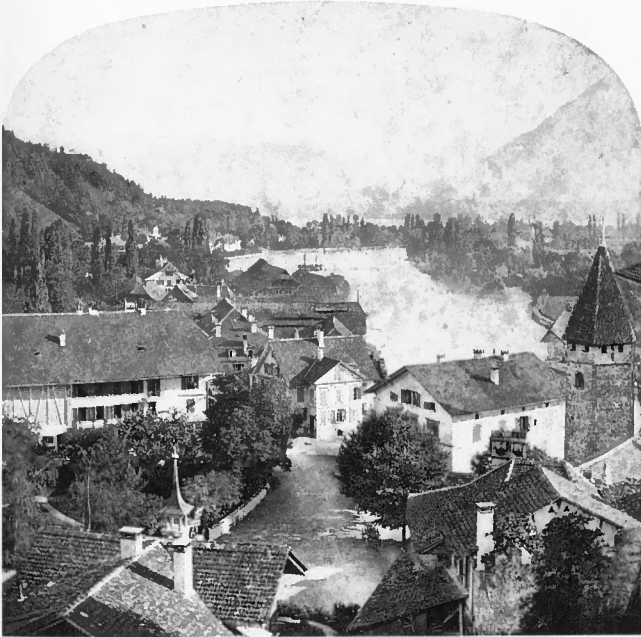
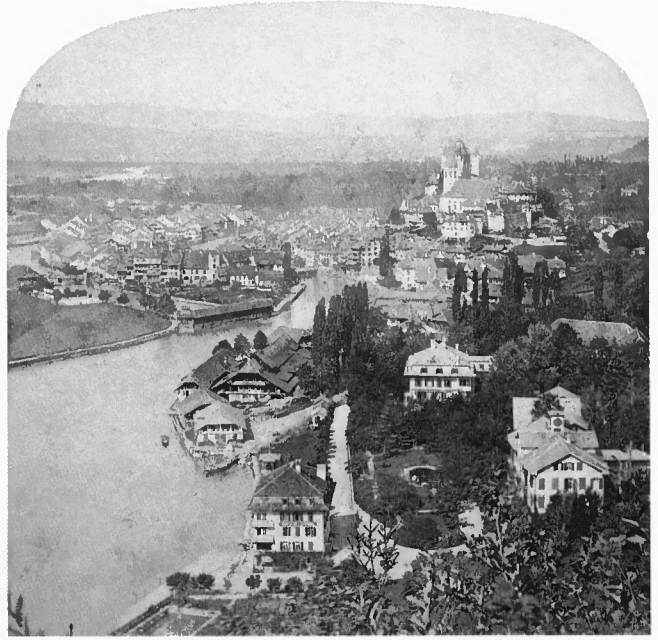
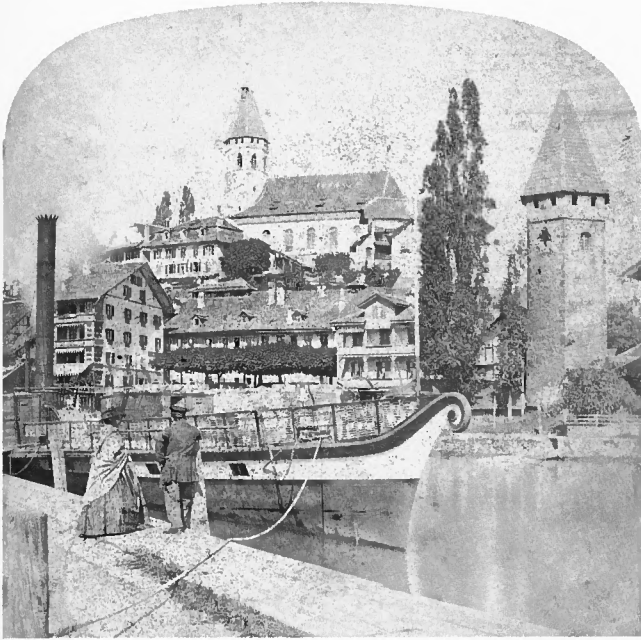




BERNE, hors les murs, la pleine campagne

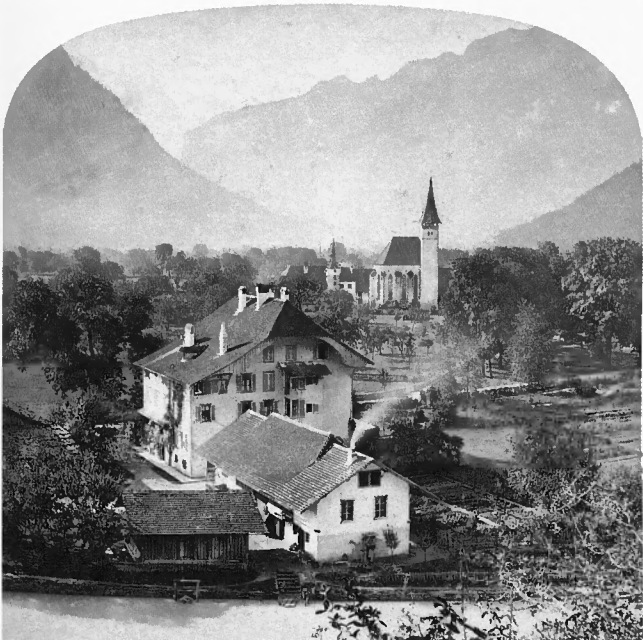
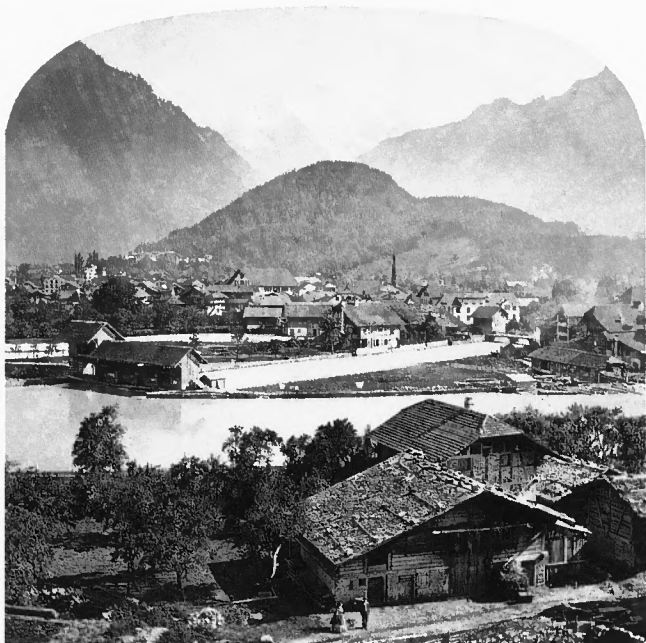








INTERLAKEN, avec Lucerne, le premier centre touristique alpin





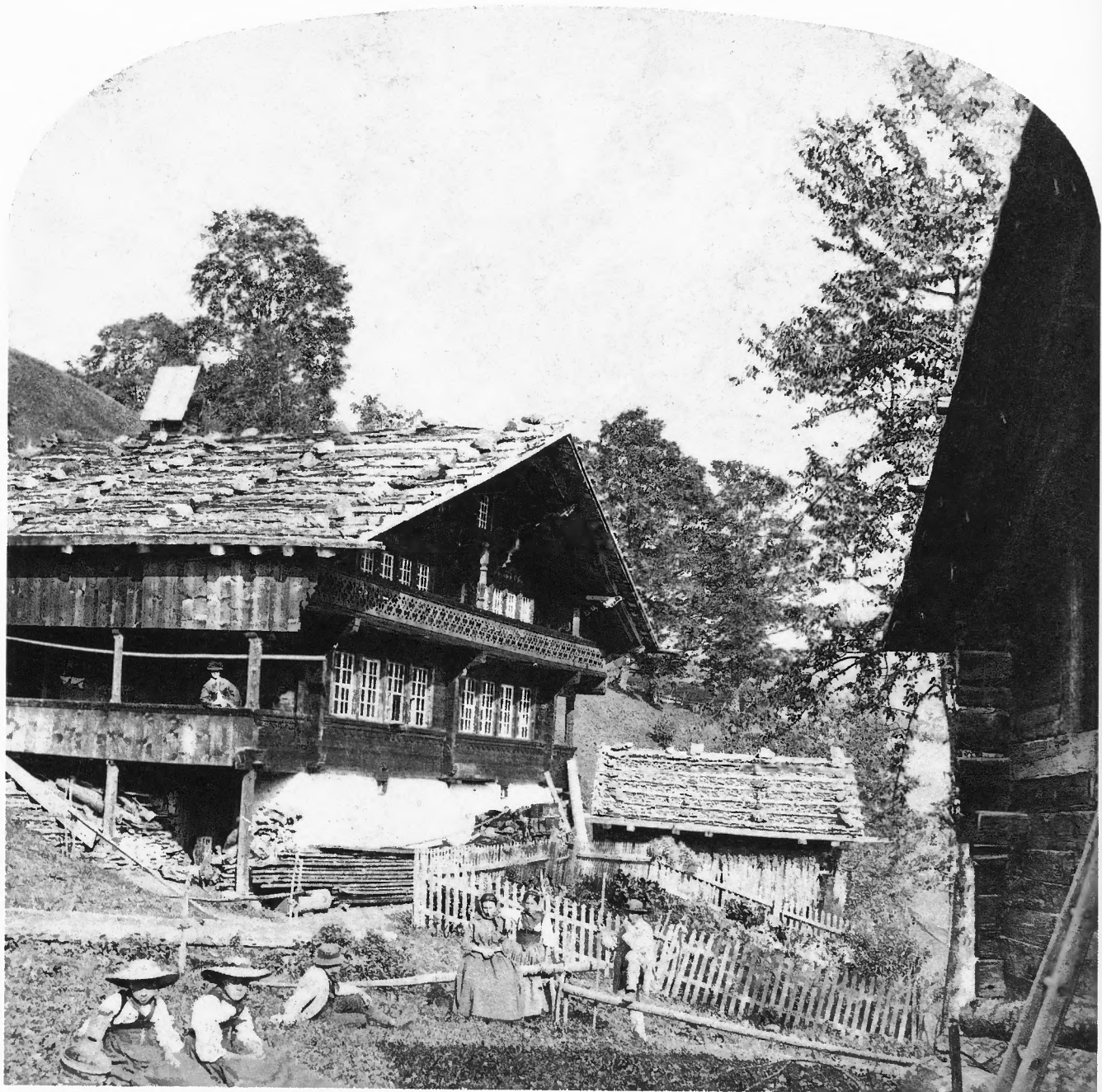












Grindelwald, village de montagne





La cascade du Giessbach, avec, déjà, un hôtel champêtre et confortable





Le village de Meiringen, carrefour sur la route du Grimsel

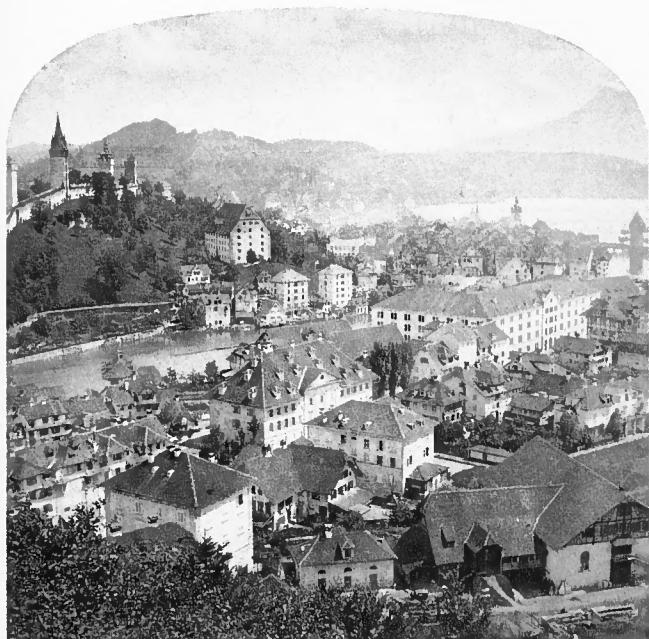








LUCERNE, ville alors la plus pittoresque de Suisse



L'église paroissiale et celle des Jésuites retiennent l'attention de England!









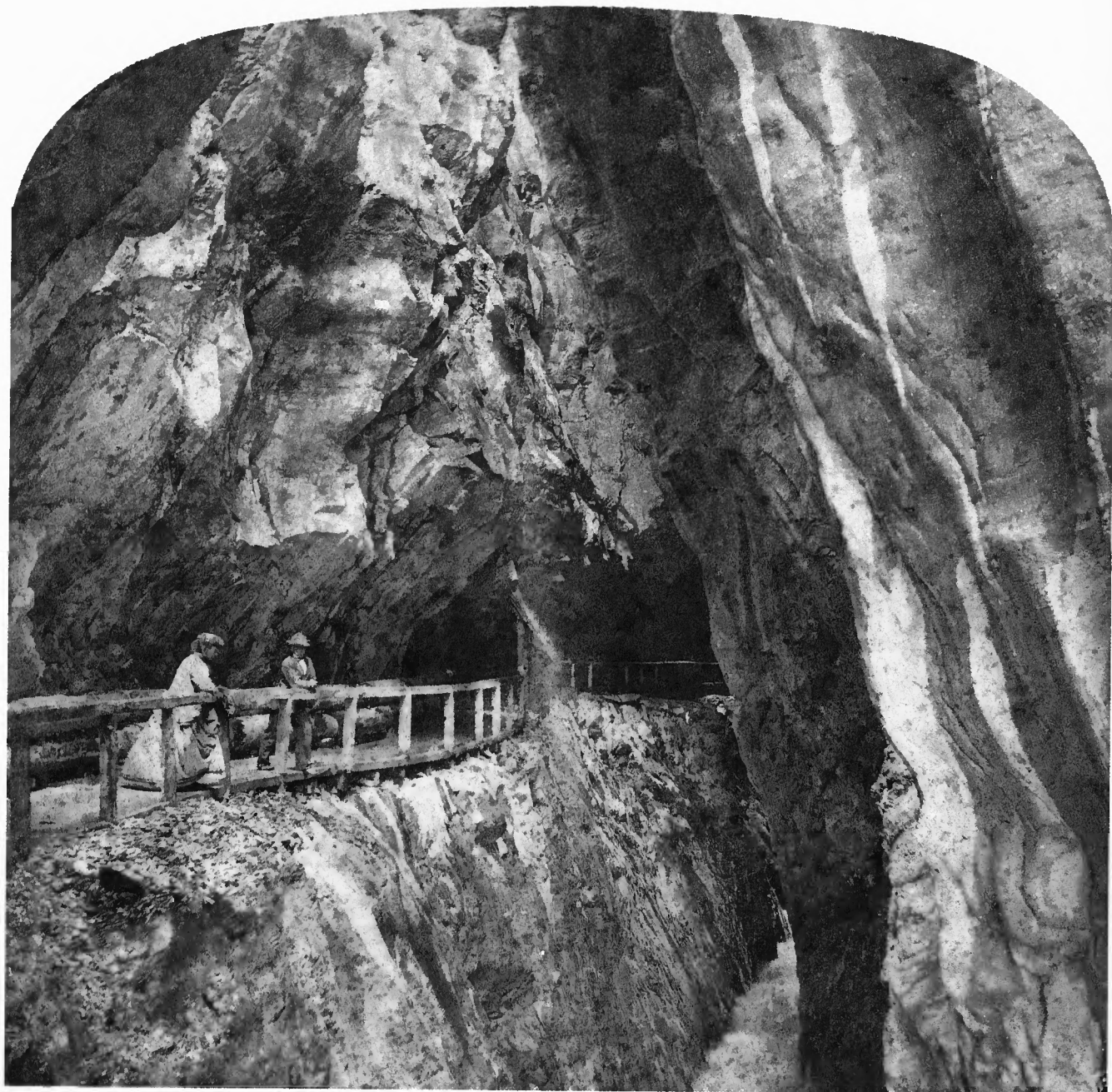
En prolongation, vue sur le Lindenhof avec, au premier plan, l'Hôtel-de-Ville



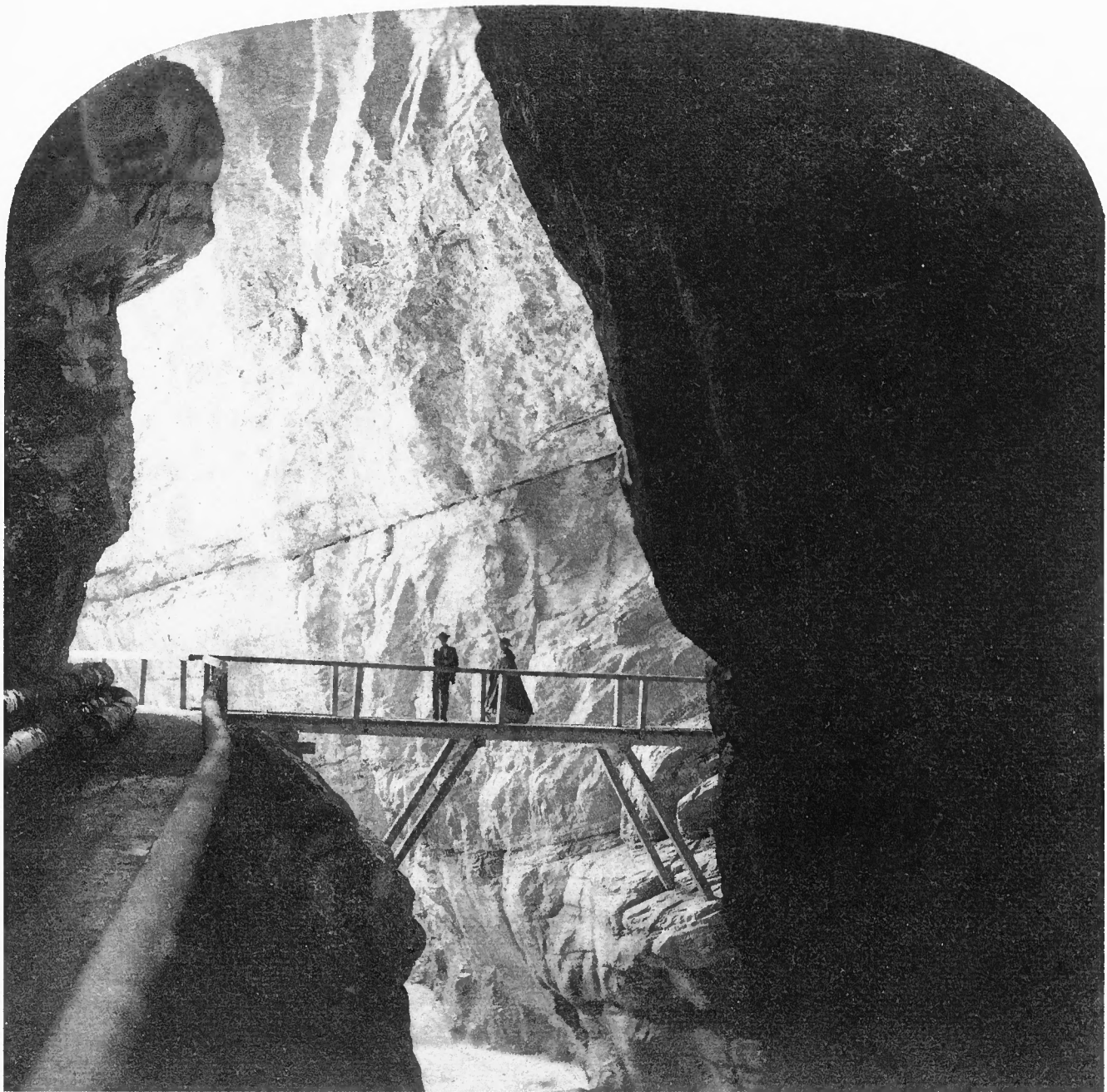
La vue depuis l'hôtel Bellevue, sur la Limmat et la Wasserkirche



Glaris, se relevant à peine de l'incendie ravageur de 1861



Les gorges de la Tamina, aux bords de Pfäfers











EN CONCLUSION

Ainsi se termine le périple de William England en 1863. Ses photos en témoignent: ce sont les beautés naturelles qui ont été le fil conducteur de sa démarche. Il n'aura ménagé ni son temps, ni sa peine: imaginez ce long parcours, en grande partie à pied, à dos de mulet, en diligence, trimbalant un matériel lourd, fragile et encombrant, passant la nuit dans de chétives auberges et se restaurant à la fortune du pot.

Cela reste un étonnant exploit, bien digne de la dédicace du Club Alpin anglais.

Il a contribué, par la magie de la stéréoscopie, à rendre proches les richesses encore vierges et inexploitées de nos régions alpines. Il a ainsi initié un afflux de touristes étrangers cultivés, intrépides et curieux. Notre satisfaction est d'avoir tiré le nom de William England de l'oubli.

Nous espérons aussi contribuer à une réflexion sur le devenir de nos sites naturels. Sans faire

preuve d'angélisme, tant il est évident que la Suisse actuelle n'a qu'un lointain rapport avec celle d'il y a 140 ans. La population de notre pays a triplé, sa richesse et sa mobilité se sont accrues sans aucune commune mesure. Il n'y a plus guère de lieux inaccessibles ou simplement oubliés.

Il n'est pas non plus question de jouer au jeu facile de l'avant-après. Nos lecteurs sont familiers de bien des sites découverts et photographiés par William England, certains pour la première fois. A chacun de faire à sa façon l'utile comparaison.

Faisons la part du gaspillage et de la vulgarisation au propre et au figuré. Interrogeons-nous sur le devenir de nos sites, menacés tant par le réchauffement climatique que par le recul des activités agricoles, garantes de ces paysages humanisés. Qu'allons-nous préserver et transmettre aux générations futures?

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

SUR WILLIAM ENGLAND:

An American Journey – The Photography of William England, by Ian Jeffrey.

Prestel Verlag, München. 1999. in-4 de 104 p. ISBN 3-7913-2158-7

Remarquable sélection des vues prises en 1859 par England dans le Nord-Est des E.U. tirées à partie des clichés originaux conservés à la Hulton Getty's collection. Publiées à l'origine sous forme de vues stéréoscopiques, elles furent les premières vues américaines publiées en Europe.

Collection M.+M. Auer – une histoire de la photographie.

Editions M+M, 1248 Hermance. 2003. In-4 de 586 p. ISBN 2-903671-14-1

L'ouvrage de référence par excellence sur la photographie.

LES GUIDES DE VOYAGE EN SUISSE DU TEMPS DE WILLIAM ENGLAND:

- La Suisse – Manuel du voyageur par C. Baedeker.
Traduit de l'allemand sur la 4^e édition par C.F. Girard. Coblenz, C. Baedeker, éditeur. 1852.
- La Suisse, les lacs italiens, Milan, Turin, Gênes et Nice.
Manuel du voyageur par K. Baedeker. Coblenz, K. Baedeker, éditeur. 1859.
- Itinéraire descriptif et historique de la Suisse... par Adolphe Joanne.
Paris, L. Maisson, éditeur des Guides-Richard. 1853.
- Domestic Residence in Switzerland; by Elisabeth Strutt.
En 2 vol. Ed. T.C. Newby, London. 1842.
- Die Schweiz in ihren klassischen Stellen und Hauptorten geschildert von Heinrich Zschokke. 2. Ausgabe. St. Gallen. Verlag von Scheitlin und Zollikofer. 1858.

Page de droite:
Gorge et chute du
Rosenlauri

Dos:
Le Breithorn vu du
Gornergratt (Zermatt)



